

Analyse descriptive du sud de la Perse à travers *Les Voyages en Perse* de James Morier et *Vers Ispahan* de Pierre Loti

TORK LADANI Safoura

Maître-assistante du département de français

Université d'Ispahan, Iran

E-mail : safouraladani@yahoo.com

(Date de réception : 04/03/2013 – Date d'approbation : 25/10/2015)

Résumé

Cet article, en s'appuyant sur une analyse descriptive, vise à faire une étude sur l'espace géographique du sud de la Perse à travers *Les Voyages en Perse* de James Morier et *Vers Ispahan* de Pierre Loti. Nous allons voir comment Morier et Loti, deux voyageurs qui ont parcouru le sud de la Perse à un siècle d'intervalle, ont décrit l'espace géographique de cette région. L'un portant un regard attentif et minutieux sur la Perse, donne une description énumérative riche en éléments concrets et l'autre en fournit une vision poétique pleine de sentiments et de fantasmes. Dans le présent travail, nous parcourons avec ces deux auteurs la région en question en constatant la manière dont la mentalité, le tempérament, et la profession peuvent influencer les avis qu'un voyageur formule à partir d'un espace regardé.

Mots-clés : espace géographique, Morier, Loti, géographie énumérative, géographie physique, géographie humaine, géographie poétique

Introduction

L'espace géographique de la Perse a été évoqué et décrit dans presque tous les ouvrages de voyageurs qui ont visité ce pays depuis des siècles. Ces derniers ont cependant produit chacun de ce pays des

descriptions qui leur étaient propre. L'étude de ces descriptions nous permettra donc de distinguer leurs conceptions et leur vision respectives. Nous avons choisi pour cette étude, *Les Voyages en Perse* de James Morier et *Vers Ispahan* de Pierre Loti. La qualité des moyens de transport de l'époque obligeant, ces deux voyageurs durent parcourir avec lenteur de très longues distances. La nature du pays s'imposa ainsi immédiatement et de façon directe à leurs yeux. Les relevés géographiques permirent par ailleurs une étude plus objective. Il nous a donc semblé intéressant de comparer les optiques, si différentes, de ces deux auteurs, et de voir comment et selon quelles déterminations ils ont, chacun à leur manière, représenté un même milieu, à travers un style énumératif et concret, d'une part, poétique et quasi-fantastique de l'autre.

On verra que, même avec des données plus constantes, les conceptions des deux écrivains peuvent s'éloigner assez fortement de la réalité.

La géographie énumérative chez Morier

On peut considérer que les renseignements géographiques donnés par Morier, constituent une sorte d'ébauche quasi scientifique –au sens de l'époque- de géographie régionale, appliquée à certaines régions de l'Iran. A une époque où la connaissance de ce pays était peu poussée, un voyageur à la recherche de renseignements précis était contraint de se les procurer lui-même, ce qui impliquait des observations et des recherches de longue durée ainsi qu'une certaine érudition.

Les données telles que la situation géographique du pays, les hauteurs, les reliefs des diverses localités, l'altitude, la latitude et la longitude, les variations climatiques et saisonnières et même les directions des routes, sont indiquées en degrés et au moyen de chiffres que l'on employait rarement dans les milieux didactiques traditionnels

du pays.¹ On se contentait généralement d'estimations approximatives provenant de l'expérience. Ces appréciations qui ne manquaient pas de valeur, et se rapprochaient souvent de la réalité, n'étaient cependant pas des données scientifiques rigoureuses.² L'orient était encore loin de pratiquer les méthodes scientifiques de l'époque moderne. Dans les lignes suivantes, nous relèverons tout d'abord les éléments de la géographie physique et ensuite ceux de la géographie humaine chez Morier.

La géographie physique

Avant d'entrer dans le détail, remarquons que Morier considère la géographie physique du pays sous l'angle des relations Occident-Orient et de l'intérêt que cette situation peut offrir pour le monde occidental. C'est surtout de ce point de vue que la Perse l'intéresse « plus que tous les autres états de l'Asie » (Morier, 1814, t. I, 65), car elle joue un rôle dans la destinée de l'Europe. D'autre part, l'intérêt stratégique pour le pays même n'est pas moins considérable, car ses limites, déterminées par de hautes montagnes difficiles à franchir présentant « des objets saillants³ et marqués dans la géographie générale de l'Asie. » (*Ibid.*) Ces montagnes méridionales, escarpées et découpées, rendent le pays inaccessible par les rivages du sud. C'est ce dont on se vantait en Perse depuis l'Antiquité. Au-delà de cette succession de chaînes, les plaines étendues et fertiles alternent avec

¹ La délégation britannique qui se composait de plusieurs ingénieurs et de militaires avait sans doute à sa disposition les instruments nécessaires pour la mesure des différentes variables géo-climatiques, tels que le baromètre, le thermomètre, l'altimètre.

² Voir Chardin à partir de son cinquième volume et en particulier le IX^e sur la science en Perse. *Journal de voyage de Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Paris, Langlès, 1811.

³ « Saillans » : orthographe de l'époque

des reliefs plus ou moins élevés, séparés les uns des autres¹ par des distances variées.

En somme, les montagnes, ces «horreurs géographiques», se présentent d'une façon naturelle, simple, comme des roches mortes dont Morier ne cherche qu'à donner le nom, la hauteur, la situation par rapport au pays environnant, et parfois le rôle dans la topographie du pays tout entier. Dans les descriptions de Morier, rien de surnaturel, rien d'effrayant ni d'anormal qui donne place à des configurations désordonnées et imagées; aucun sentiment d'inquiétude ou d'angoisse. Morier a parcouru calmement et en toute sérénité toutes les sinuosités des roches dures de cette région. Quand il a fallu rechercher des curiosités, il s'est assurément écarté de son chemin pour reprendre les sentiers effacés aboutissant à telle grotte obscure, où il espérait découvrir les traces de l'homme primitif, ou la piste des bêtes féroces connues pour leur peau précieuse; ailleurs, ce sont les sources d'eau minérale qu'il retrouve, ou les mines de métaux, voire les nappes de naphte (pétrole) à même la terre où les habitants puisent directement leur matière combustible. Les travaux effectués pour la construction et l'entretien des chemins de montagne attirent tout particulièrement son attention et provoquent son admiration.²

Or, de cet aperçu géologique de la région du sud, Morier dégage des conséquences économiques et sociales; il en tire aussi des explications naturelles sur la variété des climats. «Ces grandes inégalités de surfaces, écrit-il, produisent naturellement une variété analogue du climat» (Morier, 1812, 48 et 49). Dans cette dernière

¹ «After traversing nearly the full length of the plain, perhaps four miles we proceeded to the long and tedious rise of the Peera-Zun, a mountain the greatest height of which formed the termination of several ascents... ». (Morier, 1812, 80, 81, 83, 48, 49, 96)

² «A high mountain called the Dokhtar (Daughter), over which, in the most difficult parts of the ascent, a road has been made parapet walls built to screen the traveler from the danger of the precipices...» (*Ibid.*, 93).

étude, il tient compte également des variations de température en fonction de la diversité des localités, des saisons (Morier, 1818, t. II, 23), de l'altitude; et tout ceci, à l'aide des témoignages extérieurs, naturels ou humains d'une part, faisant état de ses observations systématiques d'autre part. Pour faire des distinctions ou plutôt pour établir des classifications, il se fonde sur la tradition qui divise le pays en «Kishlak»¹ ou «Garm-sir» (région chaude) et en «Yeylak»² ou «Sard-sir» (région froide) (*Ibid.*, 259), - il donne d'ailleurs des explications étranges sur l'étymologie de ces mots (Morier, 1814, 67).

Morier va jusqu'à rapporter un compte rendu de son «journal météorologique» dont la partie relative au mois de novembre est mise en annexe dans son livre- l'étude est assez systématique mais insuffisante.³ C'est ainsi qu'il croit dépasser le simple observateur et s'élever au niveau de l'érudit.

Les conséquences économiques des conditions géographiques ne sont jamais perdues de vue: ici, ce sont les minerais, les produits des roches, ailleurs, la végétation, la fertilité des champs. En effet, en traversant les gorges étroites et les cimes élevées, le voyageur débouche sur un pays dont l'étendue égale la fécondité naturelle; aux cultures et aux plantations ne se mêle aucune oasis de palmiers.

La fertilité des terres surprend Morier et il se laisse aller jusqu'à des constatations exagérées dans une contrée où le malheur des paysans est un fait certain; il en tire des conclusions qu'il généralise: «C'est en effet une règle générale; partout où l'on peut irriguer on peut produire de la végétation.» (Morier, 1814, 71). Il est par ailleurs,

¹Le mot turc signifiant "le lieu où on va les hivers".

²Mot turc signifiant "le lieu où on va les étés".

³ « The meteorological journal which I kept may not be useless... » (*Ibid.*, 60).

tout à fait surprenant de ne jamais rencontrer au cours de l'itinéraire suivi par Morier les contrées désertiques.

Sur la route de Morier, le sol aride est rare et la description des rivières, des aqueducs, des moissons donne l'impression de l'abondance et d'une nature clémente et favorable; même les régions les plus ingrates côtoient les plaines productives. N'allons pas omettre cette exception: «Le pays que nous avons traversé était nu et aride, la plaine seule offrait de la culture en quelque endroit» (Morier, 1814, t. I, 211) ou « Le pays dans son état actuel ne pourrait fournir de quoi remplir des magasins, quand même le souverain mettrait les approvisionnements en réquisition ». « Mais il ne faut pas oublier », assure-t-il plus loin, « que cette province est la moins fertile du royaume ». (*Ibid.*, 212, 121, 213; Morier, 1812, 148 et 179).

Les trois éléments, la nature, l'homme et sa subsistance, sont partout mis en relation, étudiés dans leur dépendance mutuelle et leur sort commun. A ce propos, le genre, la quantité et la qualité des produits alimentaires, surtout des fruits et des denrées qui jouent un rôle important dans la vie économique du pays, donnent lieu à des détails intéressants. De longues énumérations des espèces variées de fruits qui mûrissent à chaque saison occupent plusieurs pages. (Morier, 1818, t. I, 23, 24, 80, 211 et 216). Tous ces détails sont encore des témoignages sur la prospérité du pays, dont Morier parle à tout propos.

Il insiste de même sur la diversité des animaux et des oiseaux, des poissons qu'il essaie d'énumérer et de décrire en détail (*Ibid.*, 62 et 63), comme le faisait Chardin, tout en assignant une place à part au cheval- cet animal cher et utile aux Iraniens, dont ils se servent avec une dextérité impressionnante aussi bien dans la vie courante que pour la guerre, et dont la renommée remonte à l'antiquité; les Perses

apprenaient trois choses à leurs enfants, conclut Morier: tirer, monter à cheval et dire la vérité. Morier étudie surtout le cheval du point de vue de la couleur et des particularités de chaque race; il a une préférence pour la race « turkmène » (du Turkmenistan). Ses observations sur la pêche des perles dans le Golfe persique sont également intéressantes du point de vue de la géographie économique.

Ce sont des observations simplistes et pourtant ordonnées, instructives peut-être pour des lecteurs anglais. La productivité et l'importance vitale des troupeaux, leur rôle social et économique surtout chez les semi-nomades, sont autant de questions qu'il importe d'aborder dans l'étude de la géographie humaine.

La géographie humaine

Ainsi le deuxième aspect de l'étude géographique de Morier concerne la géographie humaine: l'homme et son travail y sont en effet toujours en vue surtout lorsqu'il s'agit d'étudier l'économie des villes.

En partant de certaines suppositions, en se fondant sur l'opinion publique et en tenant compte - en particulier- des redevances fiscales du peuple auprès des autorités gouvernementales, Morier parvient à établir le chiffre approximatif de la population de chaque localité. L'évaluation de la consommation de la viande et certaines denrées alimentaires l'incite à dénombrer la population des grandes villes, au risque de commettre des erreurs importantes, faute de recensements et de statistiques précises. Ce sont des procédés courants dans le pays et Morier les met en application avec une imprudence regrettable. A partir du nombre des boucheries d'une ville, il essaie par exemple de fixer le chiffre de la population de cette ville. De plus, ses hypothèses

n'ont rien à voir avec les procédés scientifiques modernes de dénombrement, car aucun coefficient ni aucune marge d'erreur n'y est introduite. Un chiffre, par exemple: une certaine quantité de viande par tête! On se demande s'il n'y a pas d'enfants qui comptent dans la population et qui ne font aucune consommation de ce produit; s'il n'y a pas de familles pauvres qui, non seulement ne consomment pas cette quantité déterminée par tête et par jour, mais ne peuvent même pas se procurer une seule fois par an de la viande. Même en partant de la situation d'une famille aisée, on ne peut saisir ce phénomène, sans tenir compte des saisons, des quartiers et des habitudes locales, ainsi que de bien d'autres facteurs. Pourtant, si l'on tient à établir aujourd'hui une démographie historique de la population, certains chiffres qu'avance Morier peuvent être utilisés pour élucider certains aspects de la vie du peuple à cette époque. Il faut aussi reconnaître à Morier le mérite de ne pas accepter les estimations vagues et exagérées transmises depuis des siècles, et qui s'avèrent plutôt symbolique que réelle. Malheureusement, les corrections qu'il propose après avoir fait une étude plus poussée dans son *Second Voyage*, montrent combien ses calculs sur la population des villes restent loin de la réalité. Par exemple : le nombre des maisons à Chiraz est réduit de 12000 à 3800, ce qui est aussi erroné que le premier chiffre. (Morier, 1814, 241 et 242 ; Morier, 1818, 110).

D'autres notions, telle que la migration intérieure, surtout l'étude du déplacement régulier des unités tribales et semi-nomades – errantes à ses yeux- ainsi que certaines généralités sur la paysannerie, peuvent apporter des renseignements imprécis sur l'état de la population urbaine et population rurale ; la classification de cette dernière en paysans et en tribus qui font l'objet d'une étude assez poussée, montrent le goût de Morier pour la recherche d'une démographie

rationnelle dont le manque se faisait sentir jusqu'à ces derniers temps. Morier cherche d'autre part la cause de la dévastation et du dépeuplement de certaines contrées du sud, situation dont la plupart des auteurs ont fait état¹. Il ne s'y arrête pas : à ses yeux, les guerres entre les familles Zand et Kadjar comptent parmi les « fléaux » (Morier, 1814, t. I, 338) qui ont atteint la population. Ainsi tend-il à expliquer le phénomène de la population dans ses rapports avec les événements des époques précédentes. Mais en le comparant avec certains auteurs qui lui sont contemporains, on retient le caractère primitif et incomplet des renseignements qu'il nous a laissés. Morier considérait qu'il avançait bien moins ses idées personnelles que la réalité des faits: ses descriptions n'étaient selon lui ni subjectives ni imprégnées des attitudes et des préjugés occidentaux sur l'Orient; contrairement aux autres voyageurs, il croyait avoir mis en scène un Orient non pas imaginaire et fictif, mais mieux en rapport avec la réalité. Défendant ces opinions, il se plaît dans ses propos, à faire comprendre aux autres les expériences qu'il a vécues au cours de ses voyages en Perse.

Contrairement à Morier et à sa posture énumérative, Pierre Loti présente une géographie poétique. Dans la partie suivante, nous aborderons chez ce dernier, la conception de l'espace géographique de la Perse.

La géographie poétique et fantastique chez Loti

Peut-on chercher chez Loti des données géographiques ou des renseignements régionaux et locaux, comparables à ceux que nous

¹ G. Drouville par exemple, dans son « Voyage en Perse » (1812-1813) où il fait état du dépeuplement dans le troisième chapitre- mais non pas en matière de population proprement dite- attribue de nombreuses autres causes à cette dévastation qui, à son avis, aurait réduit la population à 1/7 du chiffre enregistré à l'époque Safavide. En dehors des révoltes et de l'anarchie qui régnait à certaines époques, il évoque les émigrations et les tremblements de terre. Voir également (Watson: *A History of Persia*, Londres, 1865).

avons extraits de l'ouvrage de Morier? En fait, les images allégoriques, les contrastes littéraires et les impressions lyriques camouflent à tel point la moindre description de la nature chez cet écrivain français que la découverte d'informations géographiques vraiment sérieuses semble une tâche impossible. Entre les observations concrètes et précises de Morier et les descriptions fantastiques et poétiques de Loti, il y a sans conteste un grand décalage.

On peut cependant relever chez les deux auteurs des remarques identiques sur le climat ou le relief, l'hydrologie ou la zoologie, car, les éléments naturels constituent pour ainsi dire la matière première de tout itinéraire de voyage. Mais on s'aperçoit tout de suite que l'étude de Loti n'apporte pas vraiment d'éclaircissements géographiques et, surtout, qu'elle ne paraît pas avoir été élaborée à cette fin.

La température, le relief, l'altitude, les plaines et les montagnes, le désert, les sources, les rivières, les animaux et les insectes reviennent à chaque instant sous sa plume, mais ils sont transformés par des images littéraires et poétiques exprimant des sensations ou des sentiments souvent exagérés, qui échappent à la logique, au raisonnement scientifique et à la recherche de la réalité en tant que telle.

On n'est donc pas en mesure de dégager ici, comme nous l'avons fait pour Morier, des renseignements géographiques proprement dits ; il ne s'agit que d'images plus ou moins déformées, inspirées par la nature. Loti les a d'abord choisies, puis colorées à sa guise pour enfin les placer dans un décor, ou plutôt, dans un cadre de référence personnelle. Ce cadre, c'est son passé, son caractère propre, ses préférences. Alors que Morier évoque les observations des voyageurs précédents, Loti ne se réfère qu'à ce qu'il ressent lui-même. Il a en effet ses propres critères de mise en relief de la situation

géographique : relever la température, l'état climatique, ou mettre en évidence l'altitude locale, etc. Il ne s'agit pas pour lui d'employer des instruments de mesure comme le faisait parfois Morier; Loti utilise plutôt des critères subjectifs, variables selon les circonstances et ses états d'âme.

Les points de vue utilitaristes, économiques ou stratégiques, auxquels Morier s'intéresse dans ses observations, sont rejetés chez Loti; ils sont remplacés par les préoccupations d'ordre esthétique d'un amateur qui se réjouit de saisir des nuances qui échappent au touriste ordinaire.

L'ensemble des aspects géographiques du pays est présenté comme un tableau d'art peint de mille couleurs. Donnons quelques exemples : là où Morier voyait des perles, du pétrole et de l'eau minérale, Loti voit du sable ; il ne sent que l'odeur du soufre et des fleurs dont les couleurs charment ses yeux. Il cherche d'abord les couleurs : « Il y a maintenant des bancs de sable rose, tracés avec une régularité bizarre sur le sol de vase séchée, il fait comme des zébrures, l'étendue du désert ressemble à une nappe de moire, [...] sur l'immensité moirée de rose et de gris, nous allons comme hypnotisés. » (Loti, 1904, 28). Mais ce ne sont pas seulement les plaines, les déserts qui avec leurs couleurs « hypnotisent » (*Ibid.*, 27) les yeux de Loti. Dans le pays « des horreurs géographiques » (*Ibid.*, 29), la durée du voyage calme peu à peu son esprit ; l'étendue de ces grands espaces le charme de nouveau, et il se réjouit de contempler les perspectives et les horizons lointains et vides.

« La longue falaise persique, où nous allons enfin nous engager cette nuit, se déploie à perte de vue, jusqu'au fond de notre horizon vide ; on la dirait

peinte à plaisir de nuances excessives et heurtées ; des jaunes orangés ou des jaunes verdâtres y alternent par zébrures étranges, avec des brunes rouges, que le soleil couchant exagère jusqu'à l'impossible et l'effroyable ; dans le lointain ensuite, tout cela se fond pour tourner au violet splendide, couleur robe d'évêque. » (*Ibid.*, 52, 53).

Ces contemplations finissent par la manifestation de sentiments étranges, mais vrais :

« ...et il affecte des formes à faire peur. De plus, il se détache sur un fond sinistre, car la moitié du ciel est noire, d'un noir de cataclysme ou de déluge : encore un de ces faux oranges qui, dans ce pays, montent avec des airs de vouloir tout anéantir.... » Enfin : «vraiment quelqu'un n'ayant jamais quitté nos climats et qui sans préparation serait amené ici devant des aspects d'une telle immensité et d'une telle violence n'échapperait point à l'angoisse de l'inconnu, au sentiment de n'être plus sur la terre ou à la terreur d'une fin du monde.... » (*Ibid.*, 29)

Voilà les descriptions poétiques des éléments naturels et des entassements rocheux de «régions montagneuses », c'est la représentation de l'aspect général d'un pays où il faut monter, « toujours monter » jusqu'à trois mille ou plus, même jusqu'à cinq ou six mille mètres, altitude que Loti avance sans précaution ; tantôt il est au bout du monde, tantôt proche du ciel. Or, dans ce « chaos de pierres follement tourmentées », il perçoit à la fois une musique provenant du « silence » et une « sonorité » qui augmente en même temps que l'odeur de soufre, il entend même, dans les ténèbres des

alentours, bruire les eaux souterraines, gronder des torrents, tomber des cascades, dans cette espèce d'escalier qui s'appelle le chemin de la montagne, mais tout cela dans les ténèbres de la nuit. (*Ibid.*, 30 et 31).

Il pousse encore plus loin la jouissance esthétique que lui procure la contemplation de la nature géographique du pays: il va jusqu'à attribuer une âme à ces roches silencieuses, il les évoque comme vivantes dans un pays où « rien de vivant ne s'indique nulle part ! » (*Ibid.*, 57): « aucune trace humaine, aucune apparence de forêts ni de verdure »; naturellement « les rochers sont seuls et souverains » (*Ibid.*, 58), et Loti voit planer la mort, mais c'est une mort lumineuse et splendide: il imagine même que ces alignements de cimes couchées par le vent « ont l'air de fuir dans une même direction sur un océan de pierres » (*Ibid.*, 60); il s'efforce de nous donner ainsi l'impression du mouvement des êtres vivants.

Une fois franchies ces hauteurs, Loti ne rencontre plus les murs terrifiants avec leurs ombres noires, mais il contemple de loin le désert, les oasis lointaines, les perspectives interminables et les profils qui demeurent le thème des descriptions que lui inspire la nature du pays¹ : les images laissent place à des mirages ; ce qu'il a déjà cherché en Arabie est décrit dans un autre ouvrage, « Le Désert ». Il y retrouve un souvenir qui lui est cher : ce sont les mêmes palmiers, les mêmes oasis, la même sorte de paix, la même forme de mystère : « des mirages, des mirages partout, on se croirait dans les plaines mortes de l'Arabie » (*Ibid.*, 183, 184). « ...et les tiges des dattiers émergent au-dessus, avec toutes leurs palmes arrangées, en bouquets noirs », et pour lui, « ce n'est plus un paysage terrestre, car le sol a disparu ; non, c'est quelque jardin de la fée Morgane, qui a poussé sur un coin du

¹ « Pas de routes tracées, pas de clôtures, pas de limites, rien d'humain nulle part ; vive l'espace libre qui est à tout le monde et n'est à personne ! Le désert qui déborde au loin, très au loin, de droite et de gauche, des cimes neigeuses s'en vont devant nous, s'en vont comme vers des horizons fuyants que l'on n'atteindra jamais. » (Loti, 1904, 152)

ciel.... » (*Ibid.*, 20, 21) Derrière lui s'éloigne l'oasis, toute sa fantasmagorie de nuages dorés et de palmes noires ; après avoir parcouru quelques lieues, « à nouveau, c'est le désert, mais un désert de plus en plus affreux, où il y a de quoi perdre le courage [...] » (*Ibid.*, 22)

La nature que Loti révèle est en effet celle qu'il adorait dès son enfance, en ce lieu où se fit sa « première initiation aux choses de la nature » (Loti, 1890, 140) ; c'est là, qu'il y a longtemps déjà, il a connu pour la première fois une vie qu'il évoque toujours devant la nature farouche de la Perse. (*Ibid.*, 145) Il manifeste un attachement particulier pour cet aspect du pays et va jusqu'à répéter sept fois le mot désert dans le même paragraphe ; il le décrit de mille façons, chaque fois avec des nuances et des peintures nouvelles ; finalement on remarque bien que ce « désert » n'est pas seulement un objet d'observations et de descriptions, mais aussi d'attachement, d'attraction, d'adoration même. En effet, s'il aime la Perse, c'est seulement à cause de ses paysages désertiques, car, lorsqu'il n'y a pas de désert, il n'y existe pas grand-chose : « Pas trop déserte, la région d'aujourd'hui. Pas trop espacée. » (Loti, 1904, 170)

Cela apparaît particulièrement quand on compare son récit avec le relevé de Morier, lequel ne fait aucune place à la description – vraie ou fautive – de la partie désertique du pays, mais nous présente au contraire des champs fertiles, des plantations et des ruisseaux ; cela est vrai encore, lorsque, dans le cadre de la géographie naturelle, on étudie l'attention que chacun porte aux animaux et aux oiseaux.

Nous avons vu que Morier s'intéressait aux espèces, au nombre, à la diversité et parfois même à l'utilité de ces bêtes, alors que Loti, faisant un choix, n'écoutait que le gazouillement des hirondelles ou les rossignols qui chantent parmi les fleurs roses d'un jardin privé, tandis qu'ailleurs « les notes isolées des chouettes lui paraissent sortir d'une flûte de roseau. » (*Ibid.*, 54). « En effet, ce sont des hirondelles

empressées, qui ont des nids remplis de petits, contre les solives de mon plafond bas ! Si j'allongeais la main, je les toucherais presque [...] elles vont, elles viennent avec des cris joyeux ».(*Ibid.*, 24 et 25) Quant aux autres bêtes, Loti ne retient que ce qu'il rencontre sur son chemin: des carcasses, des cadavres de mulets ou de chevaux des caravanes ou « les peaux de ces panthères qui pullulent dans la montagne voisine » (*Ibid.*, 90);¹ les troupeaux même, décrits également de façon fantaisiste, lui paraissent étrangement colorés: « ...d'innombrables troupeaux noirs, de bœufs noirs, de chèvres noires » ; à ses côtés, « des jeunes hommes sur des chevaux qui ont l'air de bêtes sauvages » (*Ibid.*, 61, 62) ou encore :

« ...Un vrai torrent de chèvres et de chevreaux noirs, nous frôlant dans le passage étroit, commence à couler entre nous [...] Et c'est si long cette sortie, il y en a tant et tant que je me demande à la fin si je suis halluciné, si je rêve : j'étends le bras pour vérifier si c'est réel, pour toucher au passage les dos, les toisons rudes » (*Ibid.*, 15).

Finalement, il ne les considère que comme des parasites innombrables vivant aux dépens de ce tapis vert étendu magnifiquement partout, et dont la richesse ne cesse de l'étonner. Dès lors, on comprend que Loti commence à voir clairement un autre aspect de la nature du pays, qu'il oppose aux perspectives désertiques qui avaient jusqu'à présent accaparé son attention. Aux immenses déserts du centre, il oppose les plaines fertiles, le champ de céréales, fruits du travail humain. Toutes ces cultures touchent beaucoup moins Loti à cause de leur utilité, que du paysage qu'elles offrent au

¹ Voir aussi à la page 57. « De temps à l'autre, une odeur cadavérique emplit l'air brûlant et lourd, tandis qu'une masse gisante obstrue le passage, cheval ou mule de quelque précédente caravane, qui s'est cassé les reins et qu'on a laissé là pourrir » (Loti, 1904, 34).

voyageur. On y trouve le calme, la fraîcheur des orges, des blés, des pâturages qui font songer à « la terre promise », et l'odeur des foins et des aromates qui « embaument l'air du soir » ; enfin, ce « plateau pastoral où la moisson est mûre, où, dans les blés dorés, hommes et femmes, la faucille en main, coupent des épis en gerbe parmi les coquelicots, les pieds-d'alouette, toutes les fleurs de France »... « Comme toile de fond à cet éden, se dresse vertical le second étage de la muraille persique » (*Ibid.*, 37). Mais à côté de tout cela, une nature sauvage, les broussailles, les arbustes sauvages, les aubépines près à fleurir, les épines noires ; ici encore, la nature du pays présente pour Loti la beauté paisible de la Gaule « aux printemps anciens ». (*Ibid.*, 68)¹

Ainsi la poésie dépasse en quelque sorte, chez Loti, l'observation proprement géographique, et la recherche des beautés naturelles ne laisse aucune place à d'éventuelles données scientifiques ; pourtant, à l'aide des images et de leur richesse, il lui arrive de rendre les nuances beaucoup plus sensibles que chez aucun géographe ! Dans la partie suivante, nous allons synthétiser nos précédant propos et comparer la représentation du Sud de la Perse chez Morier et Loti.

Des données géographiques de Morier aux descriptions poétiques de Loti

Morier est un jeune Anglais de vingt-huit ans qui accompagne une mission diplomatique anglaise en tant que secrétaire de Sir Harford Jones, chargé de conclure un pacte militaire avec la cour. Il se trouve donc associé à un cortège officiel et bénéficie à chaque étape d'un accueil soigneusement organisé et préparé sur les ordres du monarque, et par le soin des gouverneurs, des notables et autres autorités ; des officiers indiens et iraniens veillent

¹ Voir aussi page 51.

également à la sécurité et au confort du personnel de la maison anglaise.

La progression de Morier en territoire iranien, où il se trouve dans une atmosphère accueillante, devient pour lui moins difficile: la mission dont il fait partie a un programme préalablement établi et connaît déjà bien les possibilités qu'offrent les routes ; la trompette signale leur départ à une heure déterminée.

Loti, au contraire, ne fait partie d'aucune mission et ne doit signer aucun traité militaire ou commercial. Il est un voyageur-écrivain qui a parcouru le même chemin, qui est passé par les mêmes lieux et qui a contemplé les mêmes paysages que Morier. En effet, c'est un écrivain français qui, dans le remarquable ouvrage pré-cité, *Vers Ispahan*, nous a laissé un compte-rendu de son voyage du Golfe Persique à la mer Caspienne.

Retraité depuis quelques années, il a pour seule ambition de « visiter » en simple touriste ce pays des « Mille et une Nuits », cette partie de l'Orient où il n'a pas encore eu l'occasion d'admirer ce qui l'avait déjà charmé dans d'autres pays de l'Islam, tels que la Turquie et le Maroc. Quelques lettres de recommandations amicales ou officieuses auprès d'un certain nombre de gouverneurs ne l'aident que peu dans cette longue route qui longe l'interminable falaise de la région de « Fars ».

Il est donc accompagné par son serviteur français et par son « charvadar » (l'homme qui lui loue des chevaux) ; un ou deux soldats sont souvent chargés par les autorités locales d'assurer la surveillance d'une partie de la route, mais ils ne peuvent pas toujours garantir une sécurité continuelle. Et parfois, Loti ne peut surmonter une certaine inquiétude à la vue de certains paysages étrangers.

D'une étape à l'autre, il se joint à des caravanes qui, craignant le soleil de midi, préfèrent se déplacer pendant la nuit qu'éclairer

parfois la lueur de la lune, « amie des nomades » selon la propre expression de Loti ; de là deux thèmes nouveaux : l'aspect des caravanes et de la nuit de l'Orient, avec son ciel nocturne constellé d'étoiles. Ces conditions favorisent aussi chez Loti un goût pour la fantasmagorie qu'il développe dans ses descriptions.

L'établissement d'un parallèle entre les trajets de Morier et de Loti nous permettra de mieux saisir la perspective générale selon laquelle la pensée de chaque auteur se développe. Tout d'abord, l'arrivée en Perse et le déplacement au port de Bouchir. Morier évoque le passage suivant à ce propos :

« On connaît peu d'endroits dans le monde, où ce que les hommes regardent comme des richesses, soit plus répandu que dans le Golfe Persique. Son fond est garni de perles, ses sites abondent en mines de métaux précieux. On regardait l'île de Bahrein, près de la rive arabique, comme ayant les bancs d'huîtres perlières le plus productif de ceux qui existent. (Il continue ses remarques en plusieurs pages sur le commerce des perles). (Morier, 1814, t. I, 72)¹

Loti maintenant:

« Le premier accueil nous a été rude sur la terre persane : comme nous arrivons de Bombay, où sévit la peste, il a fallu faire six jours de quarantaine, mon serviteur français et moi, seuls sur un îlot de marécage [...]. Dans une chaleur d'étuve, au milieu de tourmentes de sable chaud que nous envoyait

¹ Nos citations sont empruntées à la traduction française de « A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor » publié sous le titre de « Voyage en Perse, en Arménie et en Asie Mineure » par Morier, 1814.

l'Arabie voisine, au milieu d'orages aux aspects apocalyptiques, nous avons là souffert longtemps, accablé dans le jour par le soleil, couvertes de taons et de mauvaises mouches ; la nuit, en proie à d'innombrables vermines dont l'herbe était infestée. » (Loti, 1904, 6)¹

Dans cette évocation d'impression d'arrivée, nous voyons bien ce qui attire tout d'abord l'attention de chaque auteur et ce qui les préoccupe plus spécialement : les deux aspects du Golfe Persique ; Morier est attiré par la valeur esthétique et marchande des trésors quasi-légendaires, Loti insiste sur les désagréments du climat et l'agaçante lutte contre les insectes. Après leur arrivée sur le territoire iranien, ils continuent leur voyage vers la ville de Bouchir:

Selon Morier, « le gouverneur de Bouchir fit à l'ambassadeur la réception la plus brillante qu'il lui fût possible. » (Morier, 1818, 93). Il développe ensuite une description de la ville de Bouchir qui occupe plusieurs pages (Morier, 1814, t. I, p. 77):

« Bouschir, ou plus proprement Abouschir [...], est aujourd'hui le port principal de la Perse ; il est situé à 28° 59' de latitude [...], formé d'un côté par la mer, et de l'autre par une crique aboutissant à de grands marécages. (*Ibid.*, 80)

Loti évoque les mots suivants à propos de la ville de Bouchir: « Admis enfin à Bender-Bouchir ville de tristesse et de mort s'est en fut, groupe de masures croulantes sous un ciel maudit, ... » (Loti, 1904, 7).

¹ « Vers Ispahan ». Cf. l'édition de Calmann-Levy, Paris, 1925, à laquelle nous nous référerons par la suite.

L'opposition est frappante; à la brièveté de Loti, ses phrases concises, ses mots évocateurs, répond la longue description géographique de Morier, embrassant tous les aspects pittoresques de la région; la différence de leur vocabulaire est aussi à souligner. On se demande d'où vient cette saisissante contradiction! Notons pour l'instant au passage que Loti, conformément à son tempérament, ne retient que les choses qui l'émeuvent; mais il ne cherche pas à les connaître en profondeur. C'est en effet sa posture nostalgique qui vient remplacer la réalité de ce qui s'offre à son regard. Morier, au contraire, veut jouer le rôle d'un observateur voire d'un enquêteur. Il a un esprit intéressé et rien ne lui échappe, surtout lorsqu'il s'agit de quelque curiosité, si petite soit-elle.

Si Morier parle du climat, ce n'est que pour noter un changement brusque et inhabituel de la température, un événement climatique extraordinaire, tandis que Loti ne peut s'empêcher à chaque instant de maudire cette chaleur lourde qu'il n'a jamais éprouvée, prétend-il, même au Maroc et en Syrie. C'est ce qu'on peut lire spécialement dans l'étape suivante de leur voyage, sur la route de Bouchir à Chiraz. Morier explique ainsi cette étape de son voyage :

« Deux ou trois jours après, les montagnes situées au nord-est de notre demeure, furent couvertes de neige ; on regardait ce phénomène comme prématuré ; chacun se couvrit de vêtements plus chauds...

[le froid et la baisse de la température atteignent un tel point que le délégué renvoie ses serviteurs indiens qui, ayant vécu dans une région chaude, ne peuvent supporter le froid de cette région ; ils retournent très vite à leur pays d'origine]. (Morier, 1814, t. I, 84).

Loti explique de manière suivante cette étape de son trajet:

« Jamais encore je n'avais cheminé dans le désert en pleine nuit. Au Maroc, en Syrie, en Arabie, on campait toujours avant l'heure du Maghreb, mais ici, le soleil est tellement meurtrier que ni les hommes ni les bêtes ne résisteraient à un trajet de plein jour : ces routes ne connaissent que la vie nocturne. »
(Loti, 1904, 10)

Loin de s'exclure, les constatations de Morier et de Loti sur le climat de la région du Sud se complètent et, dans un sens, s'enrichissent. Car cela montre que les variations météorologiques inscrites comme des données fondamentales doivent être considérées en réalité comme étant provisoires et passagères, et prouve, d'autre part que dans une même localité et à la même époque, les variations climatiques sont considérables d'une année à l'autre ; il ne peut donc s'agir à ce propos que d'informations tout à fait relatives, mais importantes pourtant pour saisir le point de vue de chaque auteur. Notons au passage une sorte d'indifférence chez Morier pour le climat du pays et, au contraire, une sensibilité extrême chez Loti, laquelle influence profondément son humeur et ses attitudes mêmes.

La route même est un sujet de description, d'impressions et même de réflexions poétiques pour un touriste aventureux; les inconvénients de la route, son aspect chaotique et zigzaguant inspirent Loti, contrairement à Morier qui y porte peu d'attention et ne communique que l'image technique, ne décrivant que les œuvres d'art figurées sur les ponts, etc., les réparations nouvellement réalisées, bref, ce qui peut éveiller l'admiration du voyageur circulant dans les meilleures conditions possibles:

Le 24, nous avons voyagé pendant quatre heures sur une route aussi ferme et aussi belle que celle de la veille...

On fait aux frais seuls de Hadji-Mohammet-Hassan, négociant de Bouschir, une route qui coupera la montagne de Kauzeroun à Khaumaridge et abrégera la distance de deux parasanges. (Morier, 1814, t. I, 118)

Nous avons parcouru dix-huit milles... La route était encore plus belle que celle que nous avons traversée les jours précédents. (Ibid., 215).

Loti décrit de la manière suivante la route qu'il a traversé dans son voyage :

A nouveau, c'est le désert, - mais un désert de plus en plus affreux où il y a de quoi perdre courage. Des trous, des ravins, des fondrières, un pays ondulé, bossué; un pays de grandes pierres cassées et roulantes, où les sentiers ne font que monter et descendre, où nos bêtes trébuchent à chaque pas. Et sur tout cela qui est blanc, tombe la pleine lumière blanche de la lune. (Loti, 1904, 21-22).

La nature géologique du pays attire beaucoup l'attention des écrivains dès les premières étapes, mais la façon dont chacun s'en sert dans la texture de ses récits fait apparaître des formes de description tout à fait dissemblables.

La traversée de cette région montagneuse offre à la vue des voyageurs, des sites, des paysages étranges; la fantasmagorie et les images allégoriques qui naissent spontanément déforment dans une grande mesure l'interprétation objective de ces paysages: tantôt Loti essaie de nous effrayer en évoquant par exemple les broussailles aux formes animales ou humaines postées à la lueur de la lune, tantôt il nous amuse en donnant vie aux rochers suspendus.

Morier nous décrit les mêmes sites; mais cette description, à certains endroits impressionnante, ne devient jamais fantastique. En effet, Morier ne nous présente que des descriptions sèches et détaillées. Dans un style de géographe, dira-t-on, il nous décrit l'ensemble de la topographie de la région, la vue générale qu'elle offre aux yeux, en insistant plus spécialement sur l'intérêt de ces montagnes du point de vue économique : il souligne aussi leur importance stratégique, car, à ses yeux, elles dessinent des frontières infranchissables : ainsi raisonne-t-il comme le faisaient les historiens de l'antiquité grecque sur la Perse !

Le style de Loti, il faut bien le dire, ne nous offre que des tableaux impressionnants de la nature; à côté du ciel, de la lune, des étoiles, du désert, la chaîne de montagnes au flanc de laquelle il chevauche continuellement sert de toile de fond à cette peinture ; la description de Loti est à la fois un poème et un décor. A chaque instant, il revient à cette « falaise géante qui encombre la moitié du ciel au-dessus de nos têtes» (*Ibid.*, 20, 22, 23, 26, 28, 32, 34, 53, 58), étranges rochers qui « ressemblent dans l'ombre à des efflorescences de pierre, à des madrépores, à de colossales éponges noires » (*Ibid.*)

Cette différence mise à part, certains sites sont décrits de manière similaire, avec pour résultat, le rapprochement momentanée des deux auteurs. Nous insistons ici sur la description des montagnes chez ces derniers. Morier décrit les montagnes de la manière suivante:

« Les montagnes se présentaient sous les formes les plus bizarres. Leurs couches avaient leur plus grande élévation vers le sud, où elle formait un angle de 45°. Le sol est composé généralement d'une pierre tendre qui se brise aisément en fragments.

Quelques rochers semblaient suspendus au bord du précipice, et prêts à se détacher au moindre mouvement qu'on leur imprimerait.¹ (Morier, 1814, t. I, pp. 112-113).

La description des montagnes par Loti se déploie de la sorte dans le passage suivant:

Sous nos pieds dévale un chaos de sommets, - qui furent jadis courbés tous dans le même sens par l'effort de tempêtes cosmiques. Une lumière incisive, absolue, terrible descend du ciel qui n'était jamais si profond ; ... avec la même précision jusqu'aux dernières limites de la vue, elle détaille les rochers, les gigantesques crêtes. Vus ensemble et de si haut, tous ces alignements de cimes, tranchantes et comme couchées par le vent, ont l'air de fuir dans une même direction, imitent une houle colossale soulevée sur un océan de pierre, et cela simule si bien le mouvement que l'on est presque dérouté par tant d'immobilité et de silence. (Loti, 1904, 57-58)

Ne s'agit-il pas de la même localité, du même aspect de la montagne généreusement décorée par la nature et célébrée par les écrivains qui la contemplant à un siècle d'intervalle ? Ici, nos deux voyageurs également fascinés par ces rochers bizarrement disposés peuvent être de plus en plus rapprochés dans leurs descriptions, et ce malgré leur écriture respective.

Le style de Loti lui permet, à l'aide de métaphores et d'images poétiques, de développer et de rendre ses observations avec plus de

¹ Pour voir les descriptions longues et détaillées de Morier, Cf. *Voyages en Perse*, pages 123, 134, etc...

finesse et d'adresse ; ainsi il donne un aspect affectif à cet étrange chemin de montagne, et parvient à émouvoir le lecteur par le seul recours aux mots; de là vient le caractère parfois excessif de ses illustrations. Les deux auteurs ne peuvent en tous cas s'abstenir de livrer certaines constatations identiques.

Ces constatations qui se répondent en échos et confirment les unes les autres, paraissent encore plus expressives lorsqu'il s'agit, exceptionnellement, d'un même fait qui attire l'attention des deux auteurs, pour des raisons différentes; ils évoquent l'admiration qu'ils ressentent l'un comme l'autre pour les plaines cultivées, pour les jardins aménagés qui s'étendent sur de longues distances aux environs de Kazéroun. Cette admiration née pour différents motifs: point de vue esthétique et amour de la nature chez Loti ; point de vue économique et importance du lucre chez Morier. Ici encore, la recherche quantitative préoccupe Morier, alors que Loti ne pense qu'à la beauté offerte aux passants par ces terrains cultivés parsemés de fleurs. En effet, à côté d'innombrables évocations de déserts féeriques, à côté de diverses descriptions de routes de montagne sinueuses et escarpées, à côté des nombreuses évocations du temps, du ciel, de la lune, du chant des oiseaux, de toutes ces « petites choses banales », ces rêveries même qui pourraient combler parfois les lacunes de ses réflexions véritablement notables ; il en vient à témoigner son enthousiasme pour la fertilité, la fécondité et la richesse de ces plaines de Kazéroun. Là, Morier et Loti se rapprochent au point d'exprimer des postures semblables. Voici donc la description d'une autre étape de leur voyage. Morier décrit ainsi la végétation d'une autre région:

« Il est difficile de s'imaginer la force et la promptitude de la végétation de ce pays, partout où il y a le moindre courant d'eau : quand on peut arroser, on fait croître des plantes, c'est une règle

générale ; et pourtant la plaine de Bouschir, appelée par tous les observateurs, une terre aride, quoique elle ne reçoive d'autre humidité que la rosée, et quelques pluies d'hiver, produit cent graines pour sept que l'on a semés... Dans la région inférieure de ce canton, on aperçoit un espace très étendu, couvert de dattiers ; il forme un massif de verdure sur lequel l'œil se repose avec plaisir.... » (Morier, 1814, 111).

Loti donne la description suivante de la plaine de la région en question:

« En même temps qu'on échappe au vestige des abîmes, au danger des chutes dans le vide noir, on sort de l'étouffement des vallées de pierre, on respire un air plus pur d'une fraîcheur exquise. On est en plaine, - une plaine suspendue à mille ou douze cents mètres d'altitude, -et, au lieu du désert, comme en bas, voici la campagne fleurie, les champs de blé, les foins qui sentent bon. La lune qui s'est levée nous montre partout des pavots et des pâquerettes... (Loti, 1904, 35)

Deux pages plus loin, il dit:

« Il faut une heure environ pour traverser le plateau pastoral, où la moisson est mûre, où, dans les blés dorés, hommes et femmes, la faucille en main, coupent des épis en gerbe, parmi les coquelicots, les pieds d'alouettes, toutes les fleurs de France subitement retrouvées à mille mètres d'altitude. Comme toile de fond à cet éden, se dresse vertical le

second étage de la muraille persane, une sorte de clôture haute et sombre... (*Ibid.*, 37)

Et quelques pages plus loin, il rend ainsi compte de ses observations :

« Après les derniers vergers de Kazéroun, nous cheminons deux heures en silence à travers une plaine admirable de fertilité et de fraîcheur ; des oranges, des blés, des pâturages qui font songer à la « Terre promise » ; ... » (*Ibid.*, 50)

De tels exemples montrant une ressemblance des récits des deux auteurs sont pourtant peu nombreux. Même dans les extraits rapportés ci-dessus, la conclusion de Morier révèle une appréciation quantitative et, l'accent est mis sur l'importance des efforts humains, les conséquences économiques et la productivité, alors que le récit de Loti, pour l'écriture duquel il puise plutôt en lui-même, repose plutôt sur le romantisme de son inspiration. Il emploie même en dernier lieu l'image l'Eden et de la Terre Promise, métaphores révélatrices d'une évaluation subjective issue de sentiments personnels et d'impressions produites par une nature soudain giboyeuse.

Finalement, il apparaît chez Loti un contraste entre la vie humaine et la nature et, par là, entre l'intérieur où l'homme est tristement prisonnier et l'extérieur où tout est propre et pur. C'est son état d'esprit: la seule chose qui le console, c'est la nature, les choses intactes où il trouve un refuge par l'évasion ; cet état, il ne le retrouve que par l'évocation du passé ou dans la nature dont la contemplation seule suffit à l'apaiser. Il admire ces petits pays, ces simples recoins du monde échappés au vestige du progrès et du monde civilisé.

Conclusion

Nous avons étudié, dans les lignes précédentes, l'espace géographique de la Perse dans *les Voyages en Perse* de James Morier et *Vers Ispahan* de Pierre Loti en appliquant une approche comparative d'analyse de textes. Nous avons ainsi rendu compte de la manière dont Morier et Loti ont chacun présenté un même trajet parcouru à un siècle d'intervalle.

Morier, en sa qualité d'homme politique, de diplomate, a fourni bien des informations géographiques de cette région. Celles-ci concernaient à la fois la géographie physique et la géographie humaine de la région. Il a en fait rendu compte d'une géographie réelle, celle du sud de la Perse. Il a ainsi transmis aux générations futures ses observations scientifiques sur cette région. Ce faisant, il a également donné son avis sur certains aspects de l'économie du Golfe Persique. Ainsi parle-t-il des perles, du pétrole, des métaux et d'autres trésors de ce Golfe. L'espace géographique de la Perse prend à ce titre chez Morier un aspect énumératif et statique.

Pierre Loti est en revanche un esthète qui développe une vision poétique et fantastique de la région en question. Ses descriptions sont plutôt motivées par l'émotion qu'il ressent. Elles sont bien moins énumératives et statiques. Il s'applique à transmettre l'éventail entier des émotions qui le traversent au contact de la région visitée. Le sentiment de tristesse qu'il ressent dans ces lieux est évoqué plusieurs fois dans ses descriptions géographiques. Ses descriptions sur le climat de la région, la nature et les routes de la Perse sont tout à fait différentes de celles de Morier et les complètent parfois. Loti mêle ses propres sentiments à ses descriptions de l'espace géographique. C'est pourquoi ses descriptions géographiques de la région prennent un aspect poétique et fantastique. Nous avons ainsi pu présenter deux points de vue différents concernant le sud de la Perse, avec, répétons-le, l'avantage intéressant d'établir un parallèle entre deux regards éloignés dans le temps.

Bibliographie

- Chardin, Jean, *Journal de Voyage de Chevalier Chardin, en Perse et autres lieux de l'Orient*, Paris, Langlès, 1811.
- Drouville, G., *Voyage en Perse 1811-1813*, Paris, 1825.
- Loti, Pierre, *Le Roman d'un enfant*, Paris, Calmann-Lévy, Paris, 1890.
- *Vers Ispahan*, Paris, Calmann-Lévy, Paris, 1904.
- Morier, James, *A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople, in the years 1808 and 1809-* In which is included some Account of the proceeding of His Majesty's Mission under Sir Harford Jones, Bart., K. C. to the Court of the King of Persia, London, printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1812.
- *Voyage en Perse, Arménie et Asie Mineure vers Constantinople, dans les années 1808 et 1809-* (traduction française de l'ouvrage précédent M. E. Eyries- Traducteur anonyme) suivi d'un mémoire sur Trébizonde par Beauchamp, d'un voyage de l'Inde à Chiraz, Paris, 1814.
- *A Second Journey through Persia, Armenia, and Asia Minor, to Constantinople, between the years 1810 and 1816-* with a journal of the Voyage by the Brazils and Bombay to the Persian Gulf, together with an Account of the Proceeding of His Majesty's Embassy under His Excellency Sir Gore Ouseley, Bart, London, printed for Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, 1818.
- *Second Voyage en Perse, en Arménie et en Asie Mineure, fait de 1810 à 1816*, avec le Journal d'un Voyage au Golfe Persique par le Brésil et Bombay... suivi d'un récit des opérations de S. E. Sir GGore Ouseley, ambassadeur de sa Majesté britannique par Jacques Morier- traduit de l'anglais par M...., Paris, Gide fils, 1818, 2 Volumes in-8°.
- Watson, G., *A History of Persia*, London, St Jame's Club, 1865.